

que dans la famille chevaline, pour me servir de votre-expression, Monsieur; est-il possible de supposer que l'élégant coursier qui fait voler sur les boulevards le tilbury du fashionable descende de la même souche que le cheval du brasseur et le porteur de cerises?

—Non seulement, mon jeune ami, il est permis de le supposer, mais tous les naturalistes admettent pour les chevaux, comme pour les autres races d'animaux, un type primitif. Ceci posé, il me reste à vous expliquer les nombreuses et profondes modifications qu'a subies l'espèce chevaline.

Parmi les causes qui ont altéré la forme primitive du cheval, il faut ranger en première ligne l'influence des climats; par l'influence des climats, je n'entends pas seulement l'action directe de la température chaude ou froide, sèche ou humide, sur l'individu, mais l'action bien plus énergique du régime alimentaire différant essentiellement d'un pays, et même d'un canton à un autre.

Mais, outre l'influence du climat dans l'acception générale que j'ai donnée à ces mots, influence indépendante de l'homme, l'homme a aussi, et bien plus puissamment encore, modifié l'espèce chevaline, dont la domestication remonte aux premiers âges du monde, par les services plus ou moins pénibles qu'il a exigés d'elle, par les soins qu'il lui a accordés. Enfin chaque peuple s'est étudié à obtenir une race de chevaux qui répondit à ses instincts, à ses besoins, et qui variait avec eux. C'est ainsi que l'arabe, toujours en guerre, toujours en route, a fini par conquérir le meilleur cheval de bataille et le voyage que l'on connoisse; c'est ainsi que l'anglais a produit le cheval de course le plus rapide; c'est ainsi que les éleveurs français sont arrivés à perfectionner et à rendre fixes et héréditaires les diverses qualités rencontrées accidentellement chez quelques chevaux dont la taille et la conformation convenaient au service spécial du caribole, du carrosse, du roulage, de la poste, etc.

Ici l'agronome fut brusquement interrompu par l'arrivée d'un domestique qui accourait en toute hâte. Mon-jour, dit celui-ci, la grosse vache anglaise vient d'enfer presque subitement, après avoir mangé sa ration de trèfle. J'ai bien recommandé au bouvier de faire ce que vous aviez ordonné dans le cas où une des bêtes serait atteinte de

cette maladie, et je me suis enpressé de vous avertir.

—Ma belle vache de Durham! s'écria l'agronome; c'est jour de malheur. Allons, Pierre, tu vas ramener ces chevaux, car je n'ai pas une minute à perdre. Pour vous, messieurs, qui avez de bonnes jambes, voulez-vous m'accompagner?

—Allez, allez, dit Victor; Léonie et moi nous resterons avec Pierre, et nous vous rejoindrons.

Charles et Augustin, qui ne demandaient pas mieux, prirent avec l'agronome le chemin de la ferme, où, grâce à une marche forcée, ils arrivèrent en dix minutes.

En traversant la cour principale, l'agronome, avisant une servante, lui cria: «Va vite me chercher mon frocart; il est dans mon cabinet; madame te le donnera. Tu me l'apporteras à la vacherie.»

Quand l'agronome entra dans l'étable, la vache était dans un état pitoyable. Le bouvier et la fille de basse-cour avaient inutilement employé pour la soulager les potions les plus énergiques indiquées en pareil cas; déjà, malgré les recommandations continuelles de leur maître, ils avaient commencé à administrer à la bête malade quelques-uns de ces remèdes bizarres, toujours inutiles, trop souvent dangereux, auxquels les paysans attribuent des vertus surnaturelles. Mais rien n'avait soulagé la pauvre bête. Tout son flanc gauche était prodigieusement gonflé, et la tension de la peau était si grande, que sous la moindre percussion, elle résonnait comme un tambour. La vache immobile, le cou tendu, les naseaux dilatés, halotait et semblait faire des efforts impuissants pour respirer. Tous ces symptômes annonçaient une asphyxie imminente. Quelques instants encore, et cette superbe bête, menée à grands frais d'Angleterre, allait cesser de vivre. La fille de basse-cour se désolait: «Ma pauvre Lady, criait-elle en sanglotant, toi si belle, si douce, mourir comme cela tout à-coup! Hier, ce matin encore, tu te portais si bien! Moi qui étais si fière en te conduisant au pré! Le bon Dieu m'en punit, c'est sûr... voyez donc, monsieur, comme elle me regarde! elle me demande de la soulager... Mais je t'ai fait tout ce que j'ai pu, ma grosse...»

Que je suis malheureuse!

(A Continuer.)

CLUBS AGRICOLES.

Un ami de notre feuille, avec lequel nous causons l'autre jour, nous suggérerait d'encourager la formation de Clubs Agricoles dans chacune de nos paroisses. D'après ce Monsieur, tous les cultivateurs de chaque paroisse devraient s'organiser en une espèce de société, dirigée par un comité dont les membres seraient pris dans les divers arrondissements de la paroisse. Ces sociétés auraient leurs séances régulières, à laquelle les plus anciens et les plus expérimentés de la paroisse feraient part à leurs concitoyens de leurs observations, et des résultats de leurs essais. Ces réunions se feraient, pour ainsi dire, en famille, et chacun serait en état d'y parler à l'aise. Par ce moyen, les connaissances se répandraient plus facilement, et l'émulation naîtrait bientôt entre les membres du Club. Peu à peu il se récrut aussi une rivalité entre les paroisses, et cette rivalité, qui ne peut manquer d'avoir les meilleurs résultats, se ferait sentir dans les concours de comté. Les clubs pourraient aussi donner chaque année des partis de labours, ou toute autre espèce de concours, où des prix d'honneur seraient décernés par des juges pris en dehors de la paroisse.

Les clubs donneraient encore des séances agricoles, auxquelles on inviterait des personnes compétentes pour faire des lectures sur des sujets se rapportant à l'agriculture.

Enfin, autant que possible, le président du club, devra être directeur de la Société d'Agriculture du Comté.

Voilà des suggestions qui méritent l'attention des agronomes dans chaque paroisse: c'est à eux d'y penser et de voir s'il est à propos de les mettre à exécution.

VENTILATION DES ETABLES.

Plus d'un cultivateur s'imagine que de poser des fenêtres aux étables et écuries afin d'y laisser pénétrer la lumière, est une affaire de luxe, bonne tout au plus pour les hommes qui font de l'agriculture un passe-temps plutôt qu'un art profitable.

Nous avons tâché de démontrer, dans notre dernier numéro, les effets pernicieux de l'obscurité sur la vue des animaux et spécialement sur celle des chevaux. La lumière a été faite pour les animaux, la nature les a destinés à jouir de cette lumière; c'est une de ses lois, que l'on ne viole jamais impunément.